



Shadows

de John Cassavetes

fiche technique

U.S.A. - 1960 - 81mn

Réalisateur :
John Cassavetes

Photo :
Erich Kolmar

Interprètes :
Ben carruthers
Leila Goldoni
Hugh Hurd
Dennis Sallas



Ben Carruthers

Résumé :

Greenwich Village au début des années soixante. Hugh, un Noir, voudrait s'intégrer à la communauté blanche tandis que Ben, son frère, un chanteur, fait des tournées miteuses.

Jean Tulard
Guide des films

Critique

New York, fin des années 50, dans une de ces pièces chaudes et sans air où la lumière ne pénètre jamais. Des Noirs, des Blancs et des Métis —si tassés que les corps et les visages se confondent— dansent, frappent dans leurs mains et poussent des cris. Ce pourrait être un rituel. C'est une surprise-partie.

Tandis que les accords de Charlie Mingus se rapprochent et s'éloignent, les danseurs se fragmentent sur l'écran: une paire

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA



d'yeux, un front, l'emmanchure décousue d'une chemise. Un gigantesque puzzle dont les pièces maîtresses serviraient à masquer l'essentiel: ce type qui a poussé la porte au début du film, à la silhouette dégingandée, dissimulé derrière des lunettes noires. De lui aussi, on ne capte que des détails: une chevelure crépue et une expression lasse.

Quand le générique s'achève, le jeune homme est accoté au mur. Il a ôté ses lunettes noires. Il fume une cigarette et boit une bière. Bientôt, on ne voit plus que le haut de son visage: deux yeux sombres sous un front bombé.

Le ton est donné: violent et pudique. Désarticulé. Les gros plans de Cassavetes ne traquent que l'indicible: l'ombre et le mal-être.

En 1959, John Cassavetes définissait *Shadows* comme une expérience: un film qui ne tiendrait compte ni des éclairages, ni même de l'histoire, qui « n'émanerait que des personnages ».

Tourné caméra à l'épaule, sans véritable dialogue, sinon un canevas improvisé à l'école d'art dramatique qu'il a créée, *Shadows* est un film de révolte, qui brise le carcan hollywoodien. Un film en mouvement.

Cassavetes en crée deux versions. Pour la seconde, définitive et rallongée de dix minutes, il retourne des scènes. Le réalisateur craint de s'être laissé prendre au vertige du rythme. En regardant *Shadows*, on comprend que la liberté ne peut se satisfaire d'autres règles que de celles du cœur.

Marie-Elisabeth Rouchy
Télérama N° 2198 -
 26 février 1992

Avec les moyens du bord

Le directeur d'une salle spécialisée dans la programmation de films "continentaux" (français notamment), le Paris Théâtre à New York, m'a dit un jour: "Il y a un de tes compatriotes qui vient de

tourner un film de long métrage en 16 mm avec un tout petit budget, dans des conditions très difficiles, comme tu peux l'imaginer. La projection qu'il en a faite chez moi a été plutôt un échec mais il y a des choses intéressantes dans ce que j'ai vu. . . Essaie de te le faire projeter, je suis sûr que certains passages te plairont beaucoup... " Il n'en fallait pas plus pour que je me sente aussitôt mobilisé. Mon engagement, je le précise tout de suite, n'était soumis en rien au fait que le réalisateur fut d'origine grecque ou pas... Une telle aventure, pratiquement impossible à mener à bout, en raison de la réglementation sévère des standards de production en vigueur dans ce pays, m'étais-je dit alors, ne peut, en tout état de cause, manquer d'intérêt.

Sans forfanterie aucune, en y ajoutant l'expérience unique que j'avais vécue, je suis fier d'avoir apporté ma contribution, aussi modeste soit-elle, à l'achèvement de *Shadows*. Qu'il me soit permis d'affirmer que John Cassavetes est un poète, dans le sens strict du terme ! En opposition radicale au mode d'expression typiquement américain à peu près dans tous les domaines, avant tout factuel ou événementiel, réfractaire à tout lyrisme, donc extérieur au "barde" ou, si l'on veut, au chantre du désarroi que fut ce Gréco-New-Yorkais (et ce n'est pas les incursions ponctuelles dans le monde infantile du fantastique ou de la science-fiction quinquaiillière qui feront qu'il en soit autrement), il a fait, avec, en contrepoint, un humour un peu âcre, un cinéma personnel, douloureux et passionné en même temps, obsessionnel, en dépit des difficultés que la mise en danger permanente de soi comporte, dont l'ostracisme infligé et maintenu à son égard par tous les Edward G. Robinson en place, par leur système et ses exécutants. Il s'y est consumé.

P.-S. Je voudrais ajouter une petite remarque. On parle souvent à propos de tel ou tel réalisateur, de méthode ou... de "non-méthode" (sic) d'improvi-

sation, d'absence de scénario, etc. La différence avec John Cassavetes, dans le cas précis de *Shadows*, c'est que sa technique se voulait être celle de la commedia dell'arte. Tout comme dans cette dernière, les interprètes faisaient partie d'un même atelier qu'il dirigeait, et tout comme dans certaines troupes de théâtre du temps de Goldoni ou dans le Piccolo Teatro de Milan, les comédiens avaient l'habitude de travailler ensemble durant une période allant de douze à vingt-quatre mois, selon des règles et une discipline qui ne le cédaient en rien à celles prévalant à la formation d'une ou d'un acteur de théâtre classique.

Nico Papatakis
Positif n°377
 Juin 1992

Filmographie

- 1962 **Too late blues**
La ballade des sans espoir
- 1963 **A child is waiting**
Un enfant attend
- 1968 **Faces**
- 1970 **Husbands**
- 1971 **Minnie and Moskovitz**
Ainsi va l'amour
- 1975 **A women under the influence**
Une femme sous influence
- 1977 **The killing of a chinese Bookie**
Le bal des vauriens
- 1978 **Opening night**
- 1980 **Gloria**
- 1984 **Love Stream**
- 1984 **Big trouble**